



HAL
open science

Guelfes et Gibelins à Bologne au XIII^e siècle : l’ ”autodestruction” d’une classe dirigeante

Antonio Pini, Ivan, Anne Mailloux

► **To cite this version:**

Antonio Pini, Ivan, Anne Mailloux. Guelfes et Gibelins à Bologne au XIII^e siècle : l’ ”autodestruction” d’une classe dirigeante. Les élites urbaines au Moyen Âge. Actes du XXVII^e Congrès de la Société des historiens médiévistes de l’enseignement supérieur public (Rome, mai 1996), May 1996, Rome, Italie. pp.153-164, 10.3406/shmes.1996.1696 . halshs-00505499

HAL Id: halshs-00505499

<https://shs.hal.science/halshs-00505499>

Submitted on 6 Feb 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Guelfes et Gibelins à Bologne au XIIIe siècle : l'« autodestruction » d'une classe dirigeante

Monsieur Antonio Ivan Pini

Citer ce document / Cite this document :

Pini Antonio Ivan. Guelfes et Gibelins à Bologne au XIIIe siècle : l'« autodestruction » d'une classe dirigeante. In: Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public, 27^e congrès, Rome, 1996. Les élites urbaines au Moyen Âge. pp. 153-164;

doi : 10.3406/shmes.1996.1696

http://www.persee.fr/doc/shmes_1261-9078_1997_act_27_1_1696

Document généré le 04/06/2016

Antonio Ivan PINI

GUELFES ET GIBELINS À BOLOGNE AU XIII^e S. : L'« AUTODESTRUCTION » D'UNE CLASSE DIRIGEANTE *

Dans le contexte, pourtant si varié, des villes-états italiennes du Moyen-Age, Bologne représente un cas tout à fait particulier. Sa position géographique, à la croisée de l'Italie européenne et de l'Italie méditerranéenne et sur l'axe commercial Florence-Venise en faisait déjà un carrefour commercial important ; mais c'est incontestablement la présence de l'Université qui fait de cette ville un centre manufacturier important et une véritable métropole dans l'Europe des XII^e et XIII^e siècles ¹.

La présence de milliers d'étudiants favorise certainement la croissance de l'artisanat local, des activités liées à l'hôtellerie et au crédit (en 1294, Bologne comptait bien 615 *campsores*), tout comme le développement de l'industrie du livre ; mais elle pose à la classe dirigeante d'énormes problèmes de ravitaillement et d'adaptation des infrastructures urbaines dans une ville dont la crois-

* Je tiens à remercier Isabelle Chabot pour la traduction des notes.

1. Sur l'histoire de Bologne au XIII^e s., cf. A. Hessel, *Geschichte der Stadt Bologna von 1116 bis 1280*, Berlin 1910 (trad. it., avec introduction de G. Fasoli, *Storia della città di Bologna dal 1116 al 1280*, Bologne, 1975). La bibliographie sur l'histoire de l'Université de Bologne est considérable. Je me limite à signaler : A. Sorbelli, *Storia dell'Università di Bologna*, I, *Il medioevo (secc. XI-XV)*, Bologne, 1944 ; G. Calcaterra, *Alma mater studiorum. L'Università di Bologna nella storia della cultura e della civiltà*, Bologne, 1948 ; O. Capitani (sous la direction de), *L'Università a Bologna. Personaggi, momenti e luoghi dalla origini al XVI secolo*, Milan, 1987.

sance démographique, continue et mouvementée, s'avère particulièrement intense dans les décennies de transition du XII^e au XIII^e siècle ².

Un groupe assez restreint de familles, que l'on définit d'ordinaire comme « classe aristocratique », est amené à affronter tous ces problèmes, c'est-à-dire à gérer la longue phase du « boom » démographique, économique et social. Malheureusement, il n'existe à peu près aucune étude sur cette aristocratie, mais d'après le peu d'éléments dont nous disposons, les féodaux immigrés du *contado* sont tout à fait minoritaires alors que dominant les familles « citadines » qui ont déjà eu l'occasion de faire leur apprentissage politique en qualité de fonctionnaires du comte et de l'évêque de Bologne, ou encore de l'archevêque de Ravenne ³.

Quelles que soient leurs origines, les familles qui dirigent la Commune pendant la période « consulaire » (qui commence en 1116) et dans les premières décennies de la phase successive (marquée par la présence d'un podestat) possèdent la plupart des terrains qui vont être progressivement lotis pour permettre l'expansion urbaine de Bologne ; mais on trouve également de nombreux membres de cette élite activement engagés dans le commerce et surtout dans les opérations financières que le marché intérieur favorise au plus haut point. C'est précisément grâce à ces intérêts que la classe dirigeante « aristocratique » partage avec le groupe florissant des marchands et des changeurs que se mettent en place, entre le XII^e et le XIII^e siècles, les grandes décisions « stratégiques » destinées à marquer la physionomie de la ville pour les siècles à venir et quasiment jusqu'au XIX^e siècle : 1176, construction du canal du Reno ; 1200-1203, ouverture de la Piazza Maggiore et du chantier du palais communal ; 1208, début de l'excavation du canal de Navile qui va relier par voie d'eau Bologne à Venise en passant par Ferrare ; 1219, ouverture de l'immense place réservée au marché hebdomadaire et aux foires annuelles et « nationalisation » des moulins à blé ⁴.

Mais c'est précisément au terme de ces grands travaux publics que la classe dirigeante commence à se déchirer en deux grandes factions qui, par la suite, prennent le nom des deux principaux clans familiaux : les Lambertazzi (gibelins) et les Geremei (guelfes). Le paysage politique se complique encore quand les marchands et les changeurs décident de rompre l'alliance tradition-

² Cf. A. I. Pini, « L'Arte del Cambio a Bologna nel XIII secolo », *L'Archiginnasio*, 57 (1962), p. 20-81 ; Id., « Problemi demografici bolognesi del Duecento », dans *Atti e Memorie della Deputazione di storia patria per le province di Romagna*, n.s.17-19 (1966-1968), p. 147-222.

³ Cf. G. Gozzadini, *Delle torri di Bologna e delle famiglie alle quali prima appartennero*, Bologne, 1875 [réimp. anast. Bologne, 1980] ; G. Fasoli, « Appunti sulle torri, cappelle gentilizie e grandi casate bolognesi fra il XII e il XIII secolo », *Il Carrobbio*, 1 (1975), p. 135-147.

⁴ Cf. A. I. Pini, « Classe politica e progettualità urbana a Bologna nel XII e XIII secolo », dans *Villes et sociétés urbaines au Moyen Age. Hommage à Jacques Heers*, Paris, 1994, p. 21-31.

nelle avec la classe aristocratique pour s'allier aux artisans qui se sont eux-mêmes regroupés en *societates* de Métiers et d'Armes. Le tumulte de 1228 sanctionne cette manoeuvre et donne naissance à un nouveau parti politique, celui du *populus* ⁵. Mais, malgré les divisions internes de plus en plus marquées entre guelfes et gibelins, la classe aristocratique tient encore fermement le pouvoir exécutif en main jusqu'en 1255.

La situation se fait cependant encore plus complexe et chaotique jusqu'au règlement de comptes final, à la fin du printemps 1274, quand le *populus* – désormais guidé par le notaire-maître du *Studium* Rolandino Passeggeri ⁶ – se range dans le camp guelfe. A Bologne, la guerre civile fait rage pendant quarante jours et se conclut par l'expulsion en masse de plus de 10.000 membres de la faction gibeline (à cette époque, Bologne comptait environ 50.000 habitants). Parmi les bannis, on compte tous les membres de 83 familles aristocratiques dont un auteur anonyme, contemporain des événements, a dressé la liste détaillée dans le *Sirventese dei Geremei e dei Lambertazzi* ⁷.

Si, en un seul coup, toutes les familles « gibelines » appartenant à la classe aristocratique sont expulsées, le destin des 76 familles « guelfes », qui ont apparemment gagné la guerre civile, n'est guère meilleur. Quelques années plus tard, le leader « populaire » Rolandino Passeggeri déchaîne une féroce campagne « anti-magnats » contre quarante membres des familles guelfes : qualifiés de *lupi rapaces*, ils sont exclus des charges publiques et obligés de verser dans les caisses communales une caution démesurée de 1000 livres ⁸.

Telle est la fin sans gloire d'une classe dirigeante qui a dominé Bologne pendant plus d'un siècle et demi ; ayant acquis tant de résultats dans le développement politique, économique et urbain de Bologne (sans parler du grand prestige militaire qu'elle avait obtenu dans la lutte victorieuse contre l'empereur Frédéric I^{er} puis contre son petit-fils Frédéric II), elle s'est déchirée au point de ne plus pouvoir réfréner la poussée de revendications du *populus* ni même de composer avec cette nouvelle force politique.

5. A. Hessel, *Storia di Bologna, op. cit.*, p. 174-175 ; G. De Vergottini, *Arti e « popolo » nella prima metà del secolo XIII*, Milan, 1943 ; A. I. Pini, « Magnati e popolani a Bologna nella seconda metà del XIII secolo », dans *Magnati e popolani nell'Italia comunale, Atti del XV convegno internazionale di studi*, Pistoia 15-18 maggio 1995 (sous presse).

6. Sur Rolandino, cf. A. Palmieri, *Rolandino Passaggeri*, Bologne, 1933, mais surtout G. Cencetti, « Rolandino Passaggeri dal mito alla storia », dans *Notariato medievale bolognese. I. Scritti di Giorgio Cencetti*, Rome, 1977, p. 199-215.

7. Cf. *infra*, n. 15.

8. G. Fasoli, P. Sella, *Statuti di Bologna dell'anno 1288*, 2 vol., Cité du Vatican, 1937-39 (Studi e Testi, 73 et 85), vol. 1, p. 308.

Le changement, à peu près total, de la classe dirigeante bolonaise à la suite de la guerre civile de 1274 propulse à l'avant de la scène politique un nouveau groupe de familles issues essentiellement du monde des marchands et artisans. Parmi elles, les Pepoli – des changeurs – finissent par s'imposer dans un premier temps : ils deviennent les seigneurs de Bologne dans la première moitié du XIV^e siècle pour être remplacés, au siècle suivant, par les Bentivoglio, une famille de bouchers (*beccai*) à l'origine.

*
* *

Après avoir esquissé à grands traits l'évolution de l'aristocratie bolonaise, il s'agit maintenant d'aborder une question que l'historiographie, pas seulement bolonaise, a négligée aussi bien à cause de l'ambiguïté indiscutable des sources que par manque d'approfondissement du problème.

La question est très simple. A quoi est due cette profonde fracture qui, en dégénéralant en une haine féroce, a irrémédiablement entraîné l'autodestruction de l'aristocratie bolonaise ? Comment concilier, d'autre part, l'image d'une classe dirigeante éclairée, capable de trouver des réponses efficaces et novatrices aux grands problèmes posés par l'expansion, continue et mouvementée, de la ville (il suffit de penser à la « nationalisation » des moulins), avec celle, presque contemporaine, d'un groupe relativement restreint de familles, toujours prêtes à livrer bataille au coin des rues, à transformer leurs tours et leurs maisons-tours en machines de guerres, à mettre la ville à feu et à sang pour des motifs apparemment les plus futiles ?

Parler de « dédoublement de la personnalité », comme cela a été fait récemment, tient plus de la boutade que du jugement historique⁹. En revanche, il convient de prendre en considération les idées d'Alfred Hessel et de Gina Fasoli, pour tenter de comprendre les véritables raisons qui, à Bologne, déchirent la classe aristocratique au pouvoir jusqu'à provoquer la formation des deux grandes coalitions des Geremei et des Lambertazzi ou, comme on l'a toujours affirmé, des Guelfes et des Gibelins – même si sur ce point nous verrons qu'il existe une certaine confusion.

Alfred Hessel, auteur de la *Geschichte der Stadt Bologna*, publiée en 1910 mais qui n'en reste pas moins une oeuvre fondamentale, établissait sans ambiguïté un parallèle entre les deux *partes* (les deux factions des Geremei et des Lambertazzi) et les Guelfes et les Gibelins, respectivement partisans de la papauté et favorables à l'Empire. L'auteur allemand interprétait la crise qui secoue

9. F. Bocchi, *Bologna*, II, *Il Duecento* Bologne, 1995 (Atlante storico delle città italiane), p. 93.

la classe dirigeante bolonaise dans la première moitié du XIII^e siècle comme la conséquence d'une fracture essentiellement « idéologique », pour ainsi dire externe. La prééminence de la faction guelfe expliquerait la politique anti-impériale obstinée de Bologne qui, en mobilisant toutes les énergies aux dépens de tout développement futur, aurait entraîné la ville sur la voie d'une décadence irréversible¹⁰.

A l'interprétation exclusivement « idéologique » de Hessel s'oppose celle de Gina Fasoli, exprimée dans un essai sur la politique « anti-magnats » de la Commune de Bologne publié en 1933. Elle émet l'hypothèse que les factions des Geremei et des Lambertazzi se mettent en place pour des raisons essentiellement économiques. La faction guelfe des Geremei aurait réuni les familles aristocratiques les plus engagées dans les activités productives, dans le commerce et la finance, alors que les Lambertazzi, gibelins, seraient les représentants de la grande propriété foncière et immobilière¹¹.

Si on les soumet à un minimum de vérifications, aucune de ces deux thèses n'est satisfaisante. Celle de A. Hessel est sans doute la plus faible, pour deux raisons : on sait, d'une part, que la classe dirigeante bolonaise retrouvait son unité pour contrer la politique centralisatrice de Frédéric II ; d'autre part, si, dans la documentation, l'expression *pars Ecclesiae* désigne effectivement les Geremei, celle de *pars imperii* ne désigne jamais les Lambertazzi. Ce détail important nous assure au moins que la fracture entre les deux factions bolonaises se crée avant tout au sein de la ville, les motivations extérieures n'apparaissant que dans un second temps.

Il est vrai que l'hypothèse de G. Fasoli n'a pas encore été démentie dans la mesure où l'étude des familles aristocratiques, qu'elle souhaitait pour éclaircir définitivement le problème, n'en est qu'à ses débuts. G. Fasoli considérait qu'une enquête systématique sur les *estimi* citadins était fondamentale pour résoudre ce problème ; mais malheureusement il ne pourra en être ainsi puisque les *estimi* bolonais ont été conservés dans leur intégralité seulement à partir des années 1296-97, quand, de fait, le conflit entre les Geremei et les Lambertazzi a pris fin depuis longtemps¹².

10. Cf. *supra* n. 1.

11. G. Fasoli, « La legislazione antimagnatizia a Bologna fino al 1292 », *Rivista di storia del diritto italiano*, 6 (1933), p. 351-392.

12. Sur les *estimi* bolonais, cf. F. Bocchi, « Le imposte dirette a Bologna nei secoli XII e XIII », *Nuova rivista storica*, 57 (1973), p. 273-312 ; A. I. Pini, « Gli estimi cittadini di Bologna dal 1296 al 1329 », *Studi Medievali*, 18 (1977), p. 111-159, réimp. dans Id., *Campagne bolognesi. Le radici agrarie di una metropoli medievale*, Florence, 1993, p. 39-92.

Une autre source bolonaise, antérieure au choc final entre les deux factions aristocratiques citadines, pourrait apporter un démenti partiel aux hypothèses avancées par G. Fasoli sur la nature économique du conflit. Il s'agit du très célèbre *Liber Paradisus* qui – on le sait – énumère les 5855 *servi della gleba* libérés par la Commune de Bologne en 1256-57, ainsi que leurs 379 propriétaires¹³. En s'appuyant sur les tables reconstituées par Nikolai Wandruszka – un jeune chercheur allemand qui a publié récemment un livre sur la classe dirigeante bolonaise à l'époque communale –, on peut calculer le nombre de serfs appartenant aux familles des factions Geremei et Lambertazzi. Or, si l'hypothèse de G. Fasoli, selon laquelle les familles du clan des Lambertazzi étaient composées de grands propriétaires fonciers, se tenait, elles devraient posséder plus de *servi rustici* que les familles appartenant au clan Geremei. Or, c'est exactement le contraire qui apparaît : les Lambertazzi possèdent 1266 serfs alors que les Geremei en ont bien 1544¹⁴.

S'il faut donc exclure des divergences d'ordre idéologique – du moins dans les termes énoncés par Hessel – et, semble-t-il aussi, d'ordre économique et patrimonial, en quoi la *pars Geremensium* et la *pars Lambertaciorum* se différencient-elles ?

Pour répondre à cette interrogation, non seulement les chroniques médiévales et les histoires les plus anciennes de Bologne ne sont pas d'un grand secours, mais elles contribuent même à semer le doute et la confusion.

Le célèbre *Sirventese dei Geremei e dei Lambertazzi*, rédigé à la fin du XIII^e siècle¹⁵, est la source littéraire la plus proche des événements, apparemment susceptible de fournir une réponse adéquate. Pour son auteur, anonyme, les deux factions qui ont déchiré l'aristocratie bolonaise seraient nées en 1249, après que les Bolonais eurent capturé le roi Enzo, fils de l'empereur Frédéric II, à la bataille de la Fossalta :

« Après que le roi Enzo fut pris
Et en prison fut jeté,
Parmi eux fut ordonné
De le libérer
Alors deux parties se formèrent

13. Cf. *Liber Paradisus con le riformagioni e gli statuti connessi*, éd. F. S. Gatta et G. Plessi, Bologne, 1956.

14. N. Wandruszka, *Die Oberschichten Bolognas und ihre Rolle während der Ausbildung der Kommune (12. und 13. Jahrhundert)*, Francfort-sur-le-Main, Peter Lang, 1993, p. 97-107.

15. F. Pellegrini, « Il sirventese dei Lambertazzi e dei Geremei », *Atti e Memorie della Deputazione di storia patria per le province di Romagna*, 9 (1891), p. 22-71, 181-224 ; 10 (1892), p. 95-140.

Germie et Lambertacci se firent appeler
Et elles commencèrent à grossir
Fortement »

Que fallait-il faire de cet illustre prisonnier ? Fallait-il le libérer contre la rançon qu'offrait son père, l'Empereur Frédéric II, ou garder à jamais cette proie royale, preuve vivante de la gloire citadine ? L'adhésion des familles aristocratiques bolonaises à l'une ou à l'autre de ces solutions aurait ainsi provoqué la fracture jamais réduite, pas même – et ici apparaît toute la faiblesse de cette interprétation – lorsque la mort du roi Enzo, en 1272, éliminait l'enjeu même du contentieux ¹⁶.

Si, aujourd'hui, la reconstitution des faits accomplie par l'auteur du *Sirventese* nous paraît discutable, elle ne dut pas plus convaincre les chroniqueurs bolonais qui non seulement ne la reprennent pas, mais surtout n'évoquent les factions des Geremei et des Lambertazzi qu'à l'imminence du choc final de 1274, sans se préoccuper de remonter aux origines des factions citadines ¹⁷.

Au *Quattrocento*, l'auteur de nouvelles Giovanni Sabadino degli Arienti invente la version « romantique » des origines des factions bolonaises que quelques historiens – dont certains font autorité, comme Ghirardacci – reprendront par la suite. Les amours, contrariées par leurs familles respectives, de Bonifacio des Geremei et Imelda des Lambertazzi seraient à l'origine de tous les maux. Le jeune homme aurait été poignardé et la jeune fille se serait donné la mort en buvant le sang empoisonné de son bien-aimé ¹⁸.

Au XVIII^e siècle, pendant la période post-muratorienne, Lodovico Savioli propose une explication plus scientifique : il établit le lien entre les conflits agitant l'aristocratie bolonaise et l'aventure épique de la Cinquième Croisade ; entre 1217 et 1220, une troupe importante de *milites* bolonais, répartie en deux contingents placé sous le commandement de Bonifacio dei Lambertazzi, d'une

16. Sur le roi Enzo, cf. A. I. Pini, « Enzo di Svevia, re di Sardegna », dans *Dizionario biografico degli italiani*, Rome, 1933, vol. XLIII, p. 1-8.

17. *Corpus Chronicorum Bononiensium*, éd. A. Sorbelli, R.I.S., t. XVIII, p. I, vol. II, p. 145-147 ; M. De Griffonibus, *Memoriale historicum de rebus bononiensium*, éd. L. Frati et A. Sorbelli, R.I.S., t. XVIII, p. II, p. 14.

18. G. Sabadino Degli Arienti, *Le Porrettane*, éd. B. Basile, Rome, 1981, nouvelle X : « Bonifacio di Hieremei, trovato ascoso da li fratelli di Imelda de Lambertaci in casa loro, è ucciso: e lei per doglia, trovandolo sepulto e suzzandoli la piaga del core, finisce la sua vita; donde ne succedono sanguinolente battaglie » [Les frères de Imelda des Lambertazzi ayant trouvé Bonifacio des Geremei, qui se cachait dans leur maison, l'occirent: et quand Imelda le trouva enterré, folle de douleur, elle mit fin à ses jours en s'abreuvant du sang de ses blessures; de sanglantes batailles s'en suivirent] ; C. Ghirardacci, *Della historia di Bologna*, vol. I, Bologne, 1596, p. 224.

part, et de Baruffaldino dei Geremei, d'autre part, avait participé à cette expédition militaire voulue par Gautier de Brienne. L'entreprise se serait glorieusement conclue par la prise et le saccage de Damiette, sur le delta du Nil, mais les Croisés seraient retournés à Bologne non seulement avec un important butin, mais surtout avec une rivalité insurmontable entre les deux contingents ¹⁹.

Soumise à une vérification documentaire, cette interprétation paraît fragile et peu convaincante ²⁰ ; elle a cependant le mérite d'avoir mis en évidence un élément apparemment insignifiant mais, en fait, très significatif, celui de la présence, à la tête des troupes bolonaises, non pas d'un seul *condottiere*, comme d'ordinaire, mais de deux *capitani* ; ce détail laisse donc entrevoir qu'à cette date l'aristocratie bolonaise est déjà divisée, alors que l'on admet généralement que la rupture advient en 1227 – lors de la première excommunication de Frédéric II – quand en Italie les partis Guelfes et Gibelins voient officiellement le jour.

*
* *

Après avoir écarté, l'une après l'autre, toutes les interprétations jusqu'ici avancées sur l'origine et les véritables motifs des factions bolonaises, le moment est venu de proposer, à mon tour, une hypothèse dont j'exposerai ici les éléments essentiels.

Il me semble que les deux factions bolonaises des Geremei et des Lambertazzi, qui ne se rangent que plus tard sous les drapeaux Guelfes et Gibelins pour se faire reconnaître hors du contexte strictement urbain, émergent en 1211, et qu'il faut rechercher la cause de cette division au sein même de la cité, et dans les rapports qu'elle entretient avec le *Studio*.

Nous avons déjà attiré l'attention sur l'importance décisive de la présence de l'Université dans la Bologne médiévale, une des causes principales de son développement rapide, et le véritable moteur de son économie ²¹. Il convient d'ajouter que si Bologne acquiert son importance grâce à son *Studium*, le *Studium*, qui est pourtant apparu spontanément, tire quant à lui un avantage non négligeable de la protection impériale ; une protection que Frédéric Barberousse manifeste

19. L. V. Savioli, *Annali Bolognesi*, Bassano, 1784-91, vol. II, partie I, p. 365.

20. Cf. G. Milani, *Istituzioni comunali bolognesi e bando dei Lambertazzi: 1274-1292*, thèse de Laurea (1992-93), Université de Rome « La Sapienza », sous la dir. de G. Arnaldi.

21. Cf. L. Dal Pane, *Lo « Studio » e l'economia della città*, dans *Atti del Convegno internazionale di Studi Accursiani*, vol. I, Milan, 1968, p. 41-54 ; A. I. Pini, « La presenza dello Studio nell'economia di Bologna medievale », dans *L'Università di Bologna, op. cit.*, p. 85-111.

concrètement en 1155 en concédant la Charte des Privilèges des Ecoliers et des Maîtres, connue sous le nom de *Authentica Habita* ²².

Quand, en 1183, la paix de Constance met un terme au conflit avec l'Empire, la Commune de Bologne – ou plus précisément sa classe dirigeante aristocratique – n'a plus désormais qu'à résoudre deux gros problèmes qui concernent le *Studio* : il s'agit, d'une part, d'empêcher que quelque maître de renom aille enseigner dans une autre ville, entraînant avec lui bon nombre d'étudiants, et d'autre part, de contenir et, si possible, de réduire la marge d'autonomie estudiantine ²³.

En 1211, un véritable coup de tonnerre s'abat à l'improviste sur cette ville économiquement florissante, mais constamment agitée par des conflits qu'elle parvient cependant à contrôler. Le 7 juin, le Pape Innocent III enjoint aux Bolognais de retirer leur soutien à l'Empereur Otton IV, que le Pape avait déjà excommunié pour la deuxième fois, mais auquel les Bolognais étaient restés fidèles. Il n'y aurait là rien de très surprenant si, dans la même lettre, le pape – prévoyant le refus des Bolognais – n'avait ajouté qu'il avait déjà donné mandat à son légat Gérard de Sessa d'interdire la ville et d'ordonner le transfert du *Studio* : *Quod si nec sic duxeritis rescipiendum scholas de ipsa faciat civitate transferri* ²⁴.

Cette intrusion du Pape, dans les affaires du *Studio* mais aussi dans la vie même de la cité, représentait un fait extrêmement grave. Il s'agissait d'un véritable chantage et, dans un sens ou dans l'autre, une réponse ferme s'imposait. C'est, à mon sens, à ce moment précis que la classe dirigeante bolognaise, la classe aristocratique, se déchire.

D'un côté se rangent ceux qui n'entendent pas se soumettre au chantage du Pape : ils ont parfaitement conscience que cela signifie non seulement perdre le contrôle du *Studio*, mais aussi renoncer de fait à toute politique extérieure autonome, ce qui compromettrait les futurs intérêts politiques et l'expansion de la cité. Cette faction, disons « autonomiste », qui par la suite prend le nom des *Lambertazzi*, attire non seulement de nombreuses familles d'origine féodale et sympathisantes de l'Empire, mais encore la plupart des Maîtres du *Studio*.

22. Cf. H. Koepler, « Frederick Barbarossa and the Schools of Bologna. Some Remarks on the *Authentica Habita* », *English Historical Review*, 54 (1939), p. 577-607 ; W. Stelzer, « Zum Scholarenprivileg Friedrich Barbarossa (*Authentica Habita*) », *Deutsches Archiv für Erforschung des Mittelalters*, 34 (1978), p. 123-165.

23. Cf. G. De Vergottini, « Lo Studio di Bologna, l'impero, il papato », *Studi e Memorie per la storia dell'Università di Bologna*, 1 (1956), p. 19-95 ; G. Rossi, « *Universitas scholarium e Comune* (secc. XII-XIV) », *Ibid.*, p. 173-266.

24. L.V. Savioli, *Annali Bolognesi*, *op. cit.*, vol. II, p. II, p. 312.

Les Bolognais les plus « clairvoyants » peut-être, mais, certes, les plus « réalistes », se rangent dans l'autre camp : pour eux, le processus de contrôle du *Studio* de la part du Pape est désormais irréversible ; ils considèrent également que les étudiants sont en grande partie des clercs et que, fort heureusement, la crise de l'Empire est désormais amorcée. Dès lors, mieux vaut s'adapter à une situation qui ne peut être enrayée, et éventuellement tenter d'en tirer les meilleurs avantages possibles. Cette faction « réaliste », qui prend ensuite le nom des *Geremei*, compte les familles les plus exposées à d'éventuelles rétorsions pontificales, et celles qui peuvent compter sur le soutien des classes artisanales jusque-là exclues de la vie politique.

Résumons-nous : la polarisation des oppositions entre les familles et les *consorterie* aristocratiques bolognaises dans les deux *partes* des *Geremei* et des *Lambertazzi* n'est pas due à des différences notables de nature économique ou sociale, ni, à la limite, à des raisons exclusivement politiques, la politique étant toujours quelque chose de contingent et de non structurel ; en fin de compte, elle doit, au contraire, son origine à des motifs « idéologiques », précisément ceux que les médiévistes italiens du XX^e siècle ont toujours niés avec obstination²⁵. Les *Geremei* et les *Lambertazzi* pouvaient donc être légitimement assimilés aux Guelfes et aux Gibelins, mais à condition de tenir compte d'un élément important qui, jusqu'à présent, a été négligé : à Bologne, on ne saurait prendre les guelfes et les gibelins pour des partisans du Pape ou de l'Empire, mais bien pour deux factions, la première favorable au Pape et la seconde qui, au contraire, lui est opposée.

Un événement me semble confirmer que les deux *partes* bolognaises se constituent effectivement en 1211 : l'année suivante, en effet, Bologne fait appel à deux podestats qui, à l'évidence, représentent les deux *partes* en conflit²⁶. La présence de deux personnages qui, en 1212, occupent simultanément la même charge représente un épisode tout à fait exceptionnel dans l'histoire institutionnelle de la Commune de Bologne²⁷ ; mais cet épisode prend tout son sens quand on sait que les deux podestats – Gerardo Caponsacco et Catalano della

25. L'une des rares exceptions est M. Sanfilippo, « Guelfi e ghibellini a Firenze : la pace del cardinale Latino (1280) », *Nuova rivista storica*, 64 (1980), p. 1-24.

26. Cf. la chronique de Villola : *MCCXII. Dominus Chatellanus et dominus Capoinsaccho de Florentia potestas [sic] Bononie (Corpus Chronicorum Bononiensium, op. cit., p. 75)* ; A. Hessel, *Storia di Bologna, op. cit.*, p. 92 ; R. Davidsohn, *Storia di Firenze*, introduction de E. Sestan, vol. 8. Florence, 1973, II, p. 38.

27. Cf. E. Gualandi, « Podestà, consoli, legati pontifici, governatori e vice legati che hanno governato la città di Bologna (1141-1755) », *L'Archiginnasio*, 55-56 (1960-1961), p. 191-236. Les listes fournies par cet auteur sont cependant sujettes à caution.

Tosa – appartenaient à deux familles florentines qui, dans les décennies à venir, allaient respectivement prendre fait et cause pour les Gibelins et les Guelfes ²⁸.

Quoi qu'il en soit, en 1211, la Commune de Bologne rejette l'ultimatum lancé par le pape Innocent III, mais le problème de fond reste ouvert ; il se représente d'ailleurs, dans les mêmes termes, quelques années plus tard, en 1217, quand le pape Honorius III, sous prétexte de protéger les *libertates* des étudiants remises en question par la Commune de Bologne, projette de nouveau son ombre sur le *Studio*, soulignant bien que Bologne tire une bonne partie de son aisance de la présence même de l'université ²⁹.

Une fois de plus, la ville réagit encore de façon négative aux pressions pontificales mais, à cette occasion, la classe dirigeante, désormais déchirée, est obligée d'admettre le *populus* dans les conseils citadins. En impliquant les classes artisanales, et donc, toute la cité, les dirigeants bolonais espèrent ainsi dissuader le Pape d'aller outre dans ses projets politiques, dont le but est de prendre le contrôle du *Studio*, et qui, de fait, menacent indirectement l'autonomie de la cité. Honorius III n'abandonne pas pour autant ses intentions et frappe son coup décisif en 1219 en confiant à l'archidiacre de la cathédrale de Bologne le pouvoir d'attribuer la *licentia docendi* ³⁰. Dès lors, la classe dirigeante aristocratique n'a plus qu'à expulser à nouveau le *populus* des conseils citadins, puisque le gouvernement « de coalition » n'a pas rempli sa mission, c'est-à-dire conserver le contrôle de la cité sur le *Studio*, et la plus grande autonomie citadine possible.

Le retour de Frédéric II en Italie en 1220, et la menace que l'Empire peut à nouveau représenter – et qu'il représente de fait – pour les autonomies communales tempèrent les oppositions entre Geremei et Lambertazzi ³¹. Mais le conflit

28. Cf. S. Raveggi, M. Tarassi, D. Medici, P. Parenti, *Ghibellini, Guelfi e Popolo Grasso. I Detentori del potere politico a Firenze nella seconda metà del Duecento*, Florence, 1978, p. 174 et 113.

29. L.V. Savioli, *Annali Bolognesi, op. cit.*, vol. II, p. II, p. 408. Cf. L. Paolini, « La figura dell'Arcidiacono nei rapporti tra lo Studio e la città », dans O. Capitani (sous la direction de), *Cultura universitaria e pubblici poteri a Bologna dal XII al XV secolo*, Bologne, 1990, p. 31-71 ; Id., « L'evoluzione di una funzione ecclesiastica: l'Arcidiacono e lo Studio di Bologna nel XIII secolo », *Studi Medievali*, 29 (1988), p. 129-172.

30. Le pape Honorius III terminait la lettre envoyée le 27 mai 1217 au podestat de Bologne sur une claire admonestation: « diligenter attendens, an expediat civitati cui utiliter preesse teneris, scholares expelli, quorum hactenus presentia ipsi extit multipliciter fructuosa » (M. Sarti, M. Fattorini, *De claris Archigymnasii bononiensis professoribus a saeculo XII usque ad saeculum XIV*, t. II, Bononie, 1896, p. 13).

31. Une fois de plus, le problème du *Studium* était au centre des conflits entre Bologne et l'empereur suève : cf. A. I. Pini, « Federico II, lo Studio di Bologna e il Falso Teodosiano », dans R. Greci (sous la direction de), *Il pragmatismo degli intellettuali. Origini e primi sviluppi dell'istituzione universitaria*, Turin, 1996, p. 67-89.

resurgit de façon virulente après la mort du Souabe en 1250, et avec la crise, irréversible, qui désormais emporte l'Empire.

Nous savons que la lutte acharnée entre les factions aristocratiques citadines, qui désormais ne se limite plus à la seule ville de Bologne, favorise la naissance, puis l'affirmation décisive du *populus*³². Mais nous avons déjà évoqué ce problème au début de notre intervention. Nous avons surtout souligné que la victoire du *populus* marque la destruction de l'ancienne classe aristocratique, l'expulsion de la cité de milliers d'habitants, les premiers signes d'une crise de plus en plus profonde de la ville comme de son *Studio*. Nous pourrions alors conclure en reprenant une célèbre phrase de Augusto Gaudenzi selon lequel « la Commune de Bologne, son *Studio* et sa classe dirigeante aristocratique naquirent, grandirent et chutèrent ensemble »³³.

(Traduction Anne MAILLOUX)

32. Cf. *supra* n. 5.

33. A. Gaudenzi, *Lo Studio di Bologna nei primi due secoli della sua esistenza*, Bologne, 1901, p. 5.